

LE MAL EXTRÊME, *ARCANUM IMPERII*, *ARCANUM HUMANI*. UN REGARD INTÉGRÉ SUR LA NOTION D'EMPRISE

Barbara De Rosa

ERES | « Cliniques méditerranéennes »

2018/2 n° 98 | pages 179 à 191

ISSN 0762-7491

ISBN 9782749261799

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2018-2-page-179.htm>

Pour citer cet article :

Barbara De Rosa, « Le mal extrême, *arcanum imperii*, *arcanum humani*. Un regard intégré sur la notion d'emprise », *Cliniques méditerranéennes* 2018/2 (n° 98), p. 179-191.

DOI 10.3917/cm.098.0179

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Barbara De Rosa

*Le mal extrême,
arcanum imperii, arcanum humani.
Un regard intégré sur la notion d'emprise¹.*

*« Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part
du regard que les autres portent sur nous :
aussi peut-on qualifier de non humaine l'expérience de qui
a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme. »*

Levi, 1947, p. 270

L'exercice du pouvoir absolu est sans doute une tendance, une tentation substantielle à l'humain, objet de terreur et de désir. Dans le totalitarisme nazi et ses créations, les camps de concentration, s'incarne la passion pour la domination de l'autre dans sa forme la plus extrême, emblème d'une relation pathologique d'emprise.

J'essayerai ici de tisser un fil entre la passion d'emprise et le propre de l'homme, la détresse des commencements, en entrevoyant dans la première une défense toute-puissante contre le phantasme d'une expérience archaïque. L'appui sur l'œuvre d'Agamben m'aidera à envisager dans la domination un parcours obligé même pour l'*ad-ventum* à la communauté humaine. La perspective qui soutient mon chemin est celle de Freud sur la différence entre pathologie et « normalité », qui n'est que question de degré. En ce sens je lis l'idée de Benjamin sur le camp de concentration comme une entreprise qui doit être entendue comme « degré condensé d'une condition qui est générale dans le monde » (cité par Camon, 1991, p. 25).

Barbara De Rosa, dipartimento di Studi Umanistici, università degli Studi di Napoli Federico II, Via Porta di Massa 1, 80132 – Napoli, Italie, baderosa@unina.it

1. Ce travail est une version révisée de l'essai « Il male estremo: arcanum imperii, arcanum humani », *Notes per la psicoanalisi*, 2/2013. Nous remercions l'éditeur Biblink pour son aimable autorisation.

Je voudrais commencer par évoquer une question de terminologie. Les concepts de pouvoir absolu, d'empire totalitaire, d'imposition violente sur autrui appartiennent au champ sémantique de la domination – en italien: *dominio* –, mais ce terme dans ma langue rejoint l'extrême opposé – le contrôle sur soi et sur les situations, l'appropriation de l'excitation, la maîtrise de l'expérience dans le but de l'élaborer. En tant que synonyme le mot *dominio* – dans le sens d'assujettissement – finit par croiser le concept d'asservissement que Freud définit comme appropriation à caractère sadique au service de la fonction sexuelle et de la pulsion épistémophile², et que Denis a creusé comme composante de la pulsion tout court (1992, 1997). Ne pouvant pas ici approfondir une question d'une telle ampleur, je me limiterai à rappeler que dans le corpus freudien les différentes acceptions du concept ne trouvent pas de codification précise. D'une part, Freud en établit l'importance théorique en introduisant une *Bemächtigungstrieb*, pulsion d'appropriation ou d'emprise ; d'autre part, sans procéder à une systématisation métapsychologique, il finit par avaliser une ambiguïté, celle qui résulte de l'utilisation indifférenciée des concepts de *Bemächtigung* et de *Bewältigung* qui, respectivement, définissent la pulsion d'emprise et la maîtrise de l'excitation³.

Or, c'est dans la littérature psychanalytique francophone que la question laissée ouverte par Freud a été reprise et résolument affrontée, avec des développements théoriques qui ne cessent de prospérer⁴. Ainsi, et ce n'est certes pas dû au hasard, en français il existe des correspondances lexicales précises et distinctes pour définir les deux concepts : emprise et maîtrise.

Cette différenciation sémantique ne s'est pas produite en italien, si bien que le champ lexical qui tourne autour du concept de domination semble persister dans la même ambiguïté laissée par Freud⁵. Par contre, il me semblerait théoriquement utile de maintenir distinctes les deux déclinaisons du mot italien *dominio* qui se définissent autour d'une opposition : maîtrise de soi, en tant qu'opération économique préliminaire à l'élaboration qui témoigne d'une mixtion pulsionnelle avancée, qui sous-entend le fait d'avoir

2. « La pulsion de savoir [...] est bien au fond un rejeton sublimé de la pulsion d'emprise », Freud, 1913, p. 92.

3. Voir Freud, 1920 ; Laplanche et Pontalis, 1967 ; Gantheret, 1981.

4. Ici je rappelle seulement le numéro de la *Nouvelle revue de psychanalyse* (1981) qui ouvre le débat et celui de la *Revue française de psychanalyse* (1992) avec celui sur la systématisation métapsychologique élaboré par Denis. Quant à la différence conceptuelle *Bemächtigung* / *Bewältigung* cf. R. Dorey (1981).

5. Même situation en anglais où la pulsion d'emprise est rendue par *instinct to master*. Laissant de côté la problématique de la transposition du concept de pulsion en celui d'instinct (cf. Bettelheim, 1982), il est évident que *master* penche décidément vers le pôle de la maîtrise. L'espagnol *dominio* contient la même double déclinaison présente dans la langue italienne : je remercie le lecteur de ce travail qui me l'a signalé.

reconnu et assumé le manque et qui, par conséquent, est le prélude à la reconnaissance de l'autre ; emprise sur l'autre en tant que défense fondée sur le déni du manque et qui témoigne d'une situation économique de démixtion. Si l'activité de maîtrise produit différenciation, celle d'emprise produit assimilation, de sorte que la première est « assimilable [à] un système ouvert », tandis que la seconde « est analogue à un système clos, homéostatique » (Dorey, 1981, p. 138). Compte tenu de cela, le terme italien *dominio* prête à confusion, notamment si on l'utilise pour travailler autour d'un seul des deux pôles de ce binôme d'opposition – celui de l'emprise –, qui présente des facettes de sens variées à partir desquelles je vais creuser mon analyse.

Dorey écrit : « Il semble bien que la notion ne puisse trouver de véritable fécondité que si l'on considère l'emprise comme un mode très singulier d'interactions entre deux sujets [...], dont la dynamique pulsionnelle reste entièrement à préciser » (*ibid.*, p. 117).

Tel est le vertex de ma réflexion : emprise comme un trait spécifique d'une interaction qui se déploie tant au niveau duel que collectif et dont les racines me semblent ancrées dans la préhistoire de l'humain. Aujourd'hui il faut expliciter que le choix d'une telle perspective ne vise en aucun cas à sous-estimer l'importance de la dimension pulsionnelle.

Dorey différencie trois composantes de cette dimension – distinctes et reliées entre elles – qui contribuent à détailler la spécificité de l'emprise dans son pôle le plus extrême, à savoir cette folie d'emprise (Gillibert, 1982) incarnée par le totalitarisme nazi, entendu ici comme un potentiel déshumanisant toujours actif chez l'homme.

La première composante correspond au *Bemächtigung* freudien et évoque l'idée de prise, de capture, de saisie du langage juridique, soit une « action d'appropriation par dépossession de l'autre [...] suite d'un acte administratif légal » (Dorey, 1981, p. 117). Très approprié pour décrire le processus de destruction des Juifs mis en place par le gouvernement nazi, mené par étapes échelonnées et identifiables : définition, expropriation, concentration (Hilberg, 1985). Chacune de ces étapes contenait en germe la suivante et toutes étaient si interdépendantes que la réalisation de l'une n'aurait pas été possible sans la réalisation préalable de la précédente : aucune concentration n'aurait été possible sans expropriation, de même qu'aucune expropriation ne l'aurait été sans une définition préalable, c'est-à-dire sans l'élimination de toutes traces de similitude entre humains, un processus de déshumanisation qui est la condition *sine qua non* pour le déploiement de la folie d'emprise.

L'étape de la définition démarra avec la loi qui imposait aux citoyens de prouver leur appartenance à la race aryenne et qui – moyennant un travail

méticuleux de discrimination – visait à identifier une cible qu'on « pouvait désormais atteindre à volonté » (*ibid.*, p. 143). Seule la délimitation minutieuse entre aryens et non-aryens – c'est-à-dire entre hommes et non-hommes –, donna à l'Allemagne nazie la base juridique et morale pour procéder à la deuxième phase : l'expropriation, cette appropriation par spoliation d'autrui qui représente l'une des composantes de l'emprise. Ainsi, par le processus d'aryanisation, les Juifs furent dépossédés des professions, des patrimoines, des salaires, de l'habitation, de l'assistance, du droit à l'alimentation, bref : « a famine organisée » (*ibid.*, p. 275). C'est un inexorable crescendo de déshumanisation qui réduisit « une communauté naguère florissante [...] à n'être plus qu'un troupeau d'affamés » (*ibid.*, p. 274), et cela bien avant les déportations et les camps où l'appropriation par spoliation ne laissa même pas les cheveux, même pas les dents aux cadavres.

L'expropriation poussée jusqu'à ces extrêmes suppose que l'on se soit emparé du droit d'exercer un pouvoir tout-puissant sur l'autre, ce qui nous met en contact avec la deuxième composante décrite par Dorey : la domination, le sens le plus courant du terme emprise qui « fait référence à l'exercice d'un pouvoir suprême, dominateur [...] par lequel l'autre [est] maintenu dans un état de soumission et de dépendance » (1981, p. 118).

Or, le prototype sain d'une telle prise ne peut que se cacher dans la relation primaire, en raison du degré d'asymétrie qui la caractérise – le plus haut possible en raison de l'*Hilflosigkeit* humaine. Certes, l'*infans* prématuré n'est pas maintenu dans un état de dépendance, mais il l'est indubitablement. Dans la relation primaire *rather good* le *Nebenmensch* n'exerce pas le pouvoir absolu que l'impuissance de l'*infans* lui confère, il est surtout secourable, plus objet que sujet d'emprise dans la mesure où une partie de son travail consiste à se laisser user, déposséder, accaparer par la violence pulsionnelle de l'*infans*, se faisant demeure de *holding* pour son moi en embryon. Dans le sillon du binôme en opposition rappelé ci-dessus, la figure primaire *rather good* est plutôt figure de maîtrise, car elle déblaie la construction autonome du sujet et son développement, ne l'entrave pas.

Mais il reste que cette relation a des caractéristiques qui, comme soutenait Freud, en font l'expérience la plus dense de conséquences pour le développement psychique du sujet. Il reste son caractère puissamment asymétrique, prototype d'une relation où à un pouvoir extrême correspond une impuissance extrême ; un pouvoir qui – il va de soi – si le sujet dominant est *rather good* implique une responsabilité et une éthique majeure.

Le travail maternel, quelque *rather good* qu'il puisse être, imprime une marque consciente et inconsciente au chemin de l'enfant, une violence nécessaire (Aulagnier, 1975) à laquelle il est forcé de se soumettre. En ce

sens Dorey, en rappelant la célèbre affirmation freudienne de 1905, se demande : « Ne faut-il pas voir dans les soins maternels et la séduction qu'ils comportent le prototype de toute relation d'emprise ? » (1981, p. 123)

D'ailleurs, le vécu de dépendance, de puissante asymétrie, d'être plus ou moins soumis à l'autre – dont l'*infans* ne s'aperçoit pas si les choses vont *suffisamment bien*, mais dont l'enfant commence à prendre conscience au fur et à mesure de son développement – ne laisserait-il pas une marque, ne forgerait-il pas les phantasmes ? Dans le pouvoir maternel, lui, conféré par l'*Hilflosigkeit*, n'y aurait-il pas une composante nécessaire d'emprise, aussi bien dans sa troisième composante : « graver son empreinte sur l'autre [au point] qu'il en résulte l'inscription d'une trace, l'impression d'une marque » (Dorey, 1981, p. 118) ?

Certes, ce sont les dérives pathologiques maternelles qui transforment la relation primaire en relation d'emprise⁶, en poussant l'enfant puis l'adulte à se protéger par des formes de défense plus ou moins virulentes, et je reviendrai là-dessus. Mais c'est à l'aube de la perspective freudienne sur la différence entre « normalité » et pathologie – qui n'est que question de degré – que je tisse ce fil entre la relation primaire et la relation d'emprise ; la première vue comme le prototype sain d'une relation puissamment asymétrique qui, dans son degré le plus extrême sur le pôle de la pathologie, peut devenir une relation d'emprise totalitaire, connotée par l'appropriation par spoliation, la domination absolue et le stigma indélébile infligés à l'homme par l'homme. Comme Janus *bifrons*, les deux faces de cette relation asymétrique sont en puissance coprésentes et le fait que tantôt l'une tantôt l'autre soit éclairée peut impliquer le déploiement et la prédominance de l'une sur l'autre. Je vais traiter ici le côté sombre.

Emprise, entreprise, empire, empreinte, quatre lemmes apparentés ou rapprochés par des croisements sémantiques connotant une dimension relationnelle qui se développe sur un gradient dont les pôles opposés sont représentés par la relation primaire *rather good* et par l'emprise totalitaire : celle-ci étant vue comme une entreprise qui, exerçant un empire sur l'autre en état de détresse – ou poussé dans cet état – laisse une empreinte perpétuelle, dont le numéro tatoué sur le bras n'est que l'épiphénomène extrême. Et c'est la reproduction sur le théâtre totalitaire d'un *infans* sans *Nebenmensch*, où la détresse n'est ni modulée ni contenue par aucun sauveur, qui définit la différence cruciale par rapport au pôle de la relation primaire. Améry écrit : « La blessure physique va de pair avec l'attente d'une aide extérieure : [...] le viol physique par l'autre se mue en acte d'anéantissement existentiel dès lors

6. Dérives qui, bien avant l'exclusion du tiers, entravent l'accès à la dimension humanisante de l'altérité, tout comme elle est effacée dans la dérive totalitaire.

qu'il n'y a plus d'aide à espérer » (1966, p.73). Le *Nebenmensch*, dominant non sauveur, se transforme ainsi en son abominable antonyme.

Dans cette perspective, le mal extrême m'apparaît comme une figure de domination reproduisant le phantasme d'une relation entre l'*infans* et une mère archaïque, toute-puissante et terrifiante, « *imago* d'une mère mortifère, elle régent la vie de son et de ses sujets dont l'obéissance souveraine est le seul code d'existence » (Bessoles, 2011a, p. 53)⁷. Le totalitarisme exprime l'archaïsme fantasmatique de cette domination, qui est possible seulement dans la rencontre entre l'impuissance et la toute-puissance absolue : « Les camps sont les laboratoires d'une expérience de domination totale » (Arendt, 1950, p. 212).

Et l'obéissance d'un cadavre évoquée par Eichmann lors de son procès montre aussi que cette domination n'affecte pas uniquement les victimes, mais tout le rang des subordonnés. De plus, c'est uniquement grâce à l'apport de celui qui l'exécute –agent autonome et inconscient de sa propre soumission – que ce pouvoir absolu devient opérant, efficient (Bourdieu, 2011), en exigeant « l'identification complète et mécanique [...] du "fonctionnaire" à la fonction », une heureuse rencontre entre positions et dispositions, entre histoire objectivée et histoire incorporée (Bourdieu, 1980, p. 10).

Les camps sont le lieu où a trouvé son emplacement ce qu'Agamben appelle l'état d'exception, ce *primum movens* de la dimension politique et son élément d'origine qui s'appuie sur l'*arcanum imperii*, le pouvoir souverain qui donne lieu à l'institution en décrétant le caractère sacré de la vie, soit « l'assujettissement de la vie à un pouvoir de mort, son exposition irrémédiable dans la relation d'abandon » (Agamben, 1995, p. 93). L'*ad-ventum* à la communauté humaine demande de traverser le passage étroit de l'assujettissement à un pouvoir suprême, à une violence primaire. C'est à travers un tel passage que peut naître la communauté avec ses institutions, que l'homme devient citoyen et acquiert ses droits, que le néoténique devient humain.

Que ce soit le pouvoir souverain instituant le droit ou la *vitalis potestas* du père de la Rome antique, dans les deux cas leur performance originaire est la production du caractère sacré imposé à l'autre, la vie nue, un exercice de pouvoir au trait *unheimlich* dans la mesure où il fonde l'institution en exerçant une domination *ab-soluta* de toute loi, un pouvoir aporétique qui institue le droit se tenant hors de lui. L'*homo sacer* se constitue dans sa double exclusion, de la loi humaine, car il peut être tué par n'importe qui sans que cela se qualifie comme un meurtre, et de la loi divine parce que les caractères de son meurtre ne peuvent pas suivre les voies du sacrifice (*ibid.*).

7. Voir aussi Bettelheim, 1952.

Le totalitarisme, quelle que soit la forme qu'il assume, transforme une communauté d'hommes et de citoyens en un troupeau d'*homines sacri*.

Ainsi, dans l'exercice du pouvoir de vie et de mort, s'explique « le mythe généalogique du pouvoir souverain [...] en rendant sa sinistre signification originaires à l'épithète hagiographique de *père de la patrie*, réservé de tout temps aux chefs investis du pouvoir souverain » (*ibid.*, p. 98). Zaltzman (1999) a souligné que l'affinité entre les anciens pouvoirs du souverain et du *pater familias* avec celui des chefs totalitaires modernes évoque l'*Urvater*. En lisant le but de l'exercice du pouvoir dans les camps comme réduction des victimes à la détresse, Bettelheim tisse une association analogue : « Les prisonniers étaient torturés comme pourrait l'être un enfant sans défense par un père dominateur et cruel », un père tout-puissant qui a perdu toute sa fonction protectrice (1943, p. 101).

Mais l'absolu, l'extrême, la toute-puissance d'un pouvoir ce sont des traits proportionnels à l'état de prostration où se trouve celui qui le subit. C'est le degré d'impossibilité d'y réagir qui rend un pouvoir absolu, la mesure de la détresse où se trouve le sujet qui y est confronté. Et alors, tout illimité que soit le pouvoir du père archaïque, tout asymétrique que soit la relation avec ses enfants, c'est leur possibilité de s'y rebeller – à travers le parricide du mythe originel, symboliquement réitéré dans l'ontogenèse – qui établit la différence avec l'absoluité d'un pouvoir exercé sur un sujet dans un état de détresse totale. Bref, je me demande si même dans ce cas – comme le soutenait Freud à propos du continent noir de la féminité – derrière le père ne se cacherait pas la mère, celle des commencements. Le chef totalitaire serait-il la reviviscence de l'*Urmütter* ?

Je voudrais insérer sur cette ligne de réflexion une série d'apports psychanalytiques qui considèrent l'emprise dans la relation comme une défense toute-puissante contre la menace de réapparition d'un état de détresse. Dimension fondamentale de la vie intersubjective (Lagache, 1962), présente en mesure variable dans toute relation et dans son degré le plus extrême dans l'exercice du pouvoir absolu, la passion d'emprise « témoigne de ce qui subsiste, inaltérable en chacun de nous, comme part de la relation archaïque à l'objet primordial. Une relation qui à tout moment est en mesure de resurgir, lorsque le sujet se sent menacé par une expérience évocatrice de l'état de détresse originaires » (Dorey, 1981, p. 139). L'expérience de l'*Hilflosigkeit* est ce que Bonnet (2002) définit d'archaïque, le socle dur de la structuration psychique, replongé dans le refoulement et pour cela toujours prêt à resurgir, avec l'effet de produire une terreur proche de la crainte de l'effondrement (Winnicott, 1974). Mais pas uniquement. La résurgence de l'archaïque implique aussi une réaction ambivalente de répulsion et d'attraction (Clit, 2002),

qui rappelle l'inquiétant effet de fascination que le bourreau exerce sur sa victime : « Je n'ai pas oublié non plus qu'il y eut des moments où je vouais une espèce d'ignominieuse vénération à la torturante souveraineté qu'ils exerçaient sur moi. Car celui qui a le droit de réduire l'homme à la chair et d'en faire une proie gémissante offerte à la mort, n'est-il pas un dieu ou tout au moins un demi-dieu ? » (Améry, 1966, p. 87).

Si exercer une telle emprise sur l'autre est une sorte de protection de sa propre détresse et dépendance, ce but est atteint en effaçant toute différence, l'altérité tout court dans la mesure où celle-ci est le signe révélateur du manque, en établit la réalité. C'est une attaque à l'autre car autre parce que son apparition révèle l'*Objektlosigkeit*, à quoi Freud donne la portée théorique du prototype de l'angoisse. Ainsi, à travers l'homogénéisation totalitaire de l'autre, l'emprise « abolit les différences pour les remplacer par une différence de pouvoir, remplaçant l'épreuve de réalité par l'épreuve de force » (Denis, 1992, p. 1362-1363). Cet effacement permet « au fanatique de se dédouaner de la dimension humanisante de l'altérité » (Bessoles, 2011b, p. 147), « de se libérer totalement de sa dépendance et de faire asseoir son autonomie sur le pouvoir de *faire dépendre l'objet* de lui-même d'une façon totale » (Grunberger, 1971, p. 178). D'après Green, le processus met en œuvre la fonction désobjectalisante qui permet de retirer « à la victime de l'agression le droit à une altérité qui lui reconnaisse ses droits » (2000, p. 179). Ailleurs j'ai eu l'occasion de creuser combien l'ancrage à la différence devient alors, dans la victime, la voie forcenée de résistance (De Rosa, 2016).

La dimension humanisante de l'altérité est étroitement liée à celle de la ressemblance – *je est un autre*, disait le poète –, ainsi l'effacement de l'une et de l'autre vont de pair. L'expropriation déshumanisante – une des étapes du processus de destruction esquissées par Hilberg – se qualifie sur un plan psychique comme un processus de spoliation du propre de l'humain, à savoir la « nécessaire et insoluble contradiction [...] d'être à la fois même et autre ; d'être semblable à autrui parce que autre » (Scarfone, 2007, p. 220)⁸.

Rendre le semblable méconnaissable, en anéantir altérité et similitude, est un processus de réification préalable à l'étape de l'anéantissement. Il supprime tous les obstacles à l'épanouissement de l'emprise car annule toute possibilité identificatoire, efface toute possibilité d'une rencontre. D'après Agamben, il s'agit de l'opération préalable à la propagation de la vie nue, l'assujettissement complet de l'autre dans la relation d'abandon. Tant qu'il est possible de voir dans les yeux de l'autre le miroir de nos propres

8. Sur la question du semblable le dernier séminaire de Fédida (2007) est incontournable.

yeux, il ne peut pas devenir notre victime (Nahoum Grappe, 1996). La similitude se fait obstacle à la cruauté. C'est pourquoi on réduisait les prisonniers des camps à un amas méconnaissable de peau et d'os, « pour conditionner ceux qui devaient exécuter ces ordres [les bourreaux]. *Pour qu'il leur devienne possible de faire ce qu'ils ont fait* » (Sereny, 1974, p. 107-108)⁹.

À ce stade, le semblable n'est plus en tant que tel, n'est plus humain, n'est qu'un déchet méconnaissable et l'indifférence à sa souffrance avec laquelle on arrive à le traiter, est l'effet d'un désinvestissement profond qui participe de la pulsion de mort. Il se produit une régression à un stade qui précède l'entrée en scène de la haine, donc de l'autre et du sujet même¹⁰. Mais, dans une interdépendance incontournable (De Rosa, 2009), « celui qui déshumanise se déshumanisant afin de déshumaniser » (Cupa, 2012, p. 1034), et le récit du témoin est d'une lucidité psychologique poignante : « On a beau foutre des coups de pied dans le ventre des malades [...] ; il y a entre eux et nous une relation que rien ne peut détruire. Ils savent ce qu'ils font [...]. Ils le savent comme s'ils étaient nous. Ils le sont. Vous êtes nous-mêmes » (Antelme, 1947, p. 258).

La version totalitaire de l'emprise recèle les trois acceptions décrites par Dorey et s'exprime dans ce que l'on appelle le mal extrême, dont l'emblème est représenté par les camps. Ce que j'essaie de tracer ici c'est l'enjeu constitué par un processus qui transforme l'expérience de totale détresse dans son contraire, le pouvoir absolu exercé sur les hommes et les choses, le temps et l'espace, la langue et la pensée, bref, sur toutes les déclinaisons de la différence et, par conséquent, de l'humain.

La folie d'emprise se déclenche lorsqu'on perd toute référence à la blessure, à la séparation, au manque et se qualifie comme *hybris* (Chasseguet-Smirgel, 1984), deux concepts étroitement liés selon Denis : « *L'hybris* serait *l'emprise* absolue [celle-ci] une sorte d'effecteur de *l'hybris* » (1992, p. 1361). Dans le concept d'*hybris* le triomphe de l'indifférencié et de l'illimité se charge du sens originnaire que lui confère l'épopée grecque, le péché souverain de l'homme qui revendique pour soi le pouvoir du Dieu, en devenant « créateur d'une nouvelle réalité [...] le *Créateur* » (Chasseguet-Smirgel, 1984, p. 217).

Et Goebbels ne définissait-il pas l'objectif de la politique nazie comme l'art de rendre possible ce qui semble impossible ? *Hybris* par excellence.

9. Mes italiques. C'est Stangl – commandant de Treblinka – qui parle dans cette prodigieuse interview.

10. Car « l'externe, l'objet, le haï seraient au tout début, identiques » (Freud, 1915, p. 183).

C'est dans le travail de Chasseguet-Smirgel que le lien entre emprise, *Hilflosigkeit* et défense par l'*imago* maternelle archaïque me semble le plus résolument tissé ; le héros sadien, poussé par le « désir d'atteindre l'impossible afin d'effacer la blessure narcissique infantile, dans une tentation de satisfaire une *hybris* sans limites », s'identifie à « une *imago* maternelle terrible [...] pour lutter contre Dieu (le père) et sa loi (mais aussi pour exprimer sa haine de sa mère) » (Chasseguet-Smirgel, 2002, p. 1067 ; 1984, p. 227).

Le pouvoir absolu et la domination totalitaire qui se pratiquent dans ce degré d'emprise vont donc au-delà. Si le chef totalitaire s'est attribué la place de Dieu – ou selon notre hypothèse la place de celle qui pourrait exercer le pouvoir absolu par antonomase, la mère des commencements –, son but n'est pas seulement l'exercice de la *vitae necisque potestas*, mais celui de se faire promoteur d'une nouvelle Genèse.

Dans le laboratoire expérimental d'Auschwitz on travaille sans relâche sur le corps humains. La folie d'*hybris* qui y faisait fureur impose un nouveau paradigme, visant un seuil d'indistinction entre humain et non humain, un potentiel de l'homme dont le musulman est figure et incarnation. Levi les rappelle ainsi : « Des hommes [...] dont le visage et les yeux ne reflètent nulle trace de pensée [...]. On hésite à les appeler des vivants : on hésite à appeler mort une mort qu'ils ne craignent pas parce qu'ils sont trop épuisés pour la comprendre » (1947, p. 138-139).

Il s'agit d'une désarticulation « du sujet jusqu'à un point limite [...]. À Auschwitz on ne mourait pas, on produisait des cadavres sans mort [...] le non-homme qui se présente obstinément comme un homme et l'humain qu'il est impossible de distinguer de l'inhumain » (Agamben, 1998, p. 161, 77, 88). *Unheimliche* par excellence.

Ainsi la toute-puissance est ratifiée par la totale détresse de l'autre, son échec complet, son être à notre merci et « le musulman incarne la signification anthropologique du pouvoir absolu » (Sofsky, 1993, p. 250). La création du lieu *unheimlich* où le musulman habite a donc une signification politique, c'est l'exercice du pouvoir absolu dans son ambition la plus grande et la production en série d'hommes-non-hommes « en expose le secret, l'*arcanum* [...] » (Agamben, 1998, p. 170)¹¹.

En conclusion, être à la merci de l'autre me semble un sceau indélébile d'où nous fuyons mais en même temps ce que dans cette fuite nous pouvons

11. Partie intégrante de la folie d'emprise est l'effet d'intémoignabilité qu'elle engendre, aporie sur laquelle Levi a tant insisté : « Je le répète : nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins [...] ce sont [ceux qui] ont vu la Gorgone, les *musulmans*, les engloutis, les témoins intégraux » (1986, p. 82).

finir par imposer en réaction à l'autre. La voie par laquelle nous *ad-venons* à l'humain, soit l'expérience d'une relation puissamment asymétrique qui peut devenir une expérience d'assujettissement total, mais où le maternel joue normalement le rôle de *Nebenmensch*. En même temps il s'agit de la voie d'accès à la communauté, à travers l'exercice de la souveraineté originaire – *nomos basileus* – qui crée l'institution à travers la production de la vie nue ; et enfin la voie d'accès à la citoyenneté, à travers la *vitae necisque potestas* : « La vie humaine ne se politise que par l'abandon à un pouvoir inconditionnel de mort » (Agamben, 1995, p. 100).

Dans le vertige de mon hypothèse les questions demeurent en tant que telles. Est-ce que la détresse et les défenses qui nous protègent d'elle ont un rôle dans le développement du mal extrême ? L'emprise est-elle une sorte de principe karstique qui sous-tend plusieurs niveaux de l'humain, individuel et collectif, un potentiel nucléique de l'homme qui, sur un gradient infini, peut se développer jusqu'au mal extrême ? Donc, serait-il un gain de *Kulturarbeit* assumer la vie nue – rejeter l'autre inerte à sa merci – comme l'*arcanum imperii* et l'être inermes à la merci de l'autre comme l'*arcanum humani* ?

BIBLIOGRAPHIE

- AA.VV. 1981. « L'emprise », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 24.
- AA.VV. 1992. « De l'emprise à la perversion », *Revue française de psychanalyse*, n° 56.
- AGAMBEN, G. 1995. *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Le Seuil, 1997.
- AGAMBEN, G. 1998. *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot et Rivages, 2003.
- AULAGNIER, P. 1975. *La violence de l'interprétation*, Paris, Puf.
- AMÉRY, J. 1966. *Par-delà le crime et le châtement*, Arles, Actes Sud, 1995.
- ANTELME, R. 1947. *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957.
- ARENDE, H. 1950. « Les techniques de la science sociale et l'étude des camps de concentration », dans *Auschwitz et Jérusalem*, Paris, Presse Pocket, 1993.
- BESSELES, P. 2011a. « Emprise criminelle familiale », *Topique*, n° 117.
- BESSELES, P. 2011b. « Figure de l'emprise. Propagande et fanatisme », *Topique*, n° 114.
- BETTELHEIM, B. 1943. « Comportement individuel et comportement de masse dans les situations extrêmes », dans *Survivre*, Paris, Robert Laffont, 1992.
- BETTELHEIM, B. 1952. « La force d'attraction du totalitarisme », dans *Survivre*, Paris, Robert Laffont, 1992.
- BETTELHEIM, B. 1982. *Freud et l'âme humaine : de la traduction à la trahison*, Vanves, Hachette littérature, 1994.
- BONNET, M. 2002. « Les victoires de l'archaïque », *Topique*, n° 81.
- BOURDIEU, P. 1980. « Le mort saisit le vif », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 32-33.
- BOURDIEU, P. 2011. « Champ du pouvoir et division du travail de domination », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 190.

- CAMON, F. 1991. *Conversations avec Primo Levi*, Paris, Gallimard, 2005.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, J. 1984. *Éthique et esthétique de la perversion*, Seyssel, Champ Vallon.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, J. 2002. « Les archanges d'Attila », *Revue française de psychanalyse*, n° 66.
- CLIT, R. 2002. « La terreur comme passivation », *Topique*, n° 81.
- CUPA, D. 2012. « L'indifférence : l'au-delà de la haine », *Revue française de psychanalyse*, n° 76.
- DENIS, P. 1992. « Emprise et théorie des pulsions », *Revue française de psychanalyse*, tome LVI.
- DENIS, P. 1997. *Emprise et satisfaction*, Paris, Puf.
- DE ROSA, B. 2009. « La dimensione del male e il Kulturarbeit. Meditando su "L'esprit du mal" di Nathalie Zaltzman », *Psicoterapia Psicoanalitica*, 2, trad. fr. dans *Bulletin du Quatrième Groupe*, numéro spécial dédié à N. Zaltzman, mars 2010.
- DE ROSA, B. 2016. « La resistenza dell'umano: situazione-limite, testimonianza ed ascolto. Una lettura psicoanalitica », *Iride*, XXIX/79, DOI: 10.1414/85110
- DOREY, R. 1981. « La relation d'emprise », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 24.
- FÉDIDA, P. 2007. *Humain/Déshumain*, Paris, Puf.
- FREUD, S. 1913. « La disposition à la névrose de contrainte », dans *OCF*, XII, Paris, Puf, 2005.
- FREUD, S. 1915. « Pulsions et destins de pulsions », dans *OCF*, XIII, Paris, Puf, 2005.
- FREUD, S. 1920. « Au-delà du principe de plaisir », dans *OCF*, XV, Paris, Puf, 2005.
- GANTHERET, F. 1981. « De l'emprise à la pulsion d'emprise », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 24.
- GILLIBERT, J. 1982. « De l'objet pulsionnel de la pulsion d'emprise », *Revue française de psychanalyse*, XLVI.
- GREEN, A. 2000. « La mort dans la vie », dans J. Guillaumin (sous la direction de), *L'invention de la pulsion de mort*, Paris, Dunod.
- GRUNBERGER, B. 1971. *Le narcissisme*, Paris, Payot.
- HILBERG, R. 1985. *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 2006.
- LAGACHE, D. 1962. « Pouvoir et personne », *L'évolution psychiatrique*, 1 et dans *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 8, 1973.
- LAPLANCHE, J. , PONTALIS, J.-B. 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- LEVI, P. 1947. *Si c'est un homme*, Paris, Julliard éditions, 1987.
- LEVI, P. 1986. *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1989.
- NAHOUM GRAPPE, V. 1996. « L'usage politique de la cruauté », dans F. Héritier (sous la direction de), *De la violence*, Paris, Odile Jacob.
- SCARFONE, D. 2007. « Seul ce qui est humain peut nous être étranger », dans P. Fédida, *Humain/Déshumain*, Paris, Puf.
- SERENY, G. 1974. *Au fond des ténèbres*, Paris, Tallandier, 2013.
- SOFSKY, W. 1993. *L'organisation de la terreur*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- WINNICOTT, D.W. 1974. « La crainte de l'effondrement », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 11.
- ZALTZMAN, N. 1999. « Homo sacer, homme tuable », dans N. Zaltzman (sous la direction de), *La résistance de l'humain*, Paris, Puf.

Résumé

En partant d'une analyse sémantique et conceptuelle de la notion d'emprise, à travers un regard interdisciplinaire, je propose une réflexion sur l'exercice du pouvoir absolu sur le plan du collectif et de l'individuel à la fois ; mon argumentation supporte d'une part l'hypothèse d'un noyau de base commun à la naissance de l'individu et de la communauté, articulé autour des dynamiques de l'emprise, et de l'autre l'hypothèse d'une fonction défensive du phantasme de détresse que ces dynamiques expriment et dont les manifestations extrêmes se retrouvent dans la dérive totalitaire.

Mots-clés

Emprise, Hilfflosigkeit, Shoah, homo sacer.

EXTREME EVIL: *ARCANUM IMPERII*, *ARCANUM HUMANI*.

AN INTERDISCIPLINARY OUTLOOK ON THE NOTION OF "EMPRISE."

Abstract

Starting from a semantic and conceptual analysis of the notion of "emprise", and with an interdisciplinary outlook, I propose a reflection on the exercise of absolute power over collective and individual plans. My argument supports the hypothesis of a common foundational core that emerges as individuals and communities are born, articulated around the dynamics of "emprise", and the other hypothesis of the protective role taken on by the fantasy of helplessness, as expressed in these dynamics, whose extreme manifestations are found in totalitarianism.

Keywords

Emprise, Hilfflosigkeit, Shoah, homo sacer.